

Le roman de poupée



ou le modelage des consciences

par Laurence Chaffin*

« ... la poupée est le pivot de l'humanité ! Telles sont avec leurs poupées
les petites filles d'une époque, telles elles seront dans le monde ! »

Julie Gouraud, *Mémoires d'une poupée*, 1839.

Rappelant le succès des « romans de poupée » au XIX^e siècle, Laurence Chaffin étudie le jeu qu'ils instaurent entre les personnages. Elle souligne les caractéristiques qui inscrivent ces récits dans un dispositif éducatif destiné à modeler l'esprit des petites filles.

Au cours du XIX^e siècle, les romans de poupées se multiplient et leurs tirages massifs témoignent de la place qu'ils occupent dans le paysage de la lecture enfantine, tandis que les poupées elles-mêmes se modernisent et se parent de toujours plus d'artifices, développant autour de leur petite personne une kyrielle d'accessoires et des trousseaux à faire pâlir la plus élégante des mondaines. Les poupées, à tête de porcelaine ou de biscuit, sont de plus en plus sophistiquées et se voient même dotées de la parole.¹ Les romans de poupées fleurissent tels des guides permettant aux fillettes de tous les âges de s'occuper au mieux de leurs enfants de substitution et, le succès aidant, favorisent l'apparition de multiples publications, notamment de journaux comme *La Poupée*, *La Gazette de la poupée* ou *La Poupée modèle*² destinés à expliquer aux jeunes lectrices comment leur prodiguer des soins attentifs, leur confectionner un

* Laurence Chaffin est doctorante à Paris IV et prépare une thèse sur l'histoire de la littérature enfantine destinée aux filles.

trousseau ou encore les instruire. Afin de satisfaire le plus grand nombre, ces romans s'adressent à des enfants de tous les âges. Certains d'une lecture très facile tel *Moi et mes poupées* de Mme de Sobol³ sont destinés aux fillettes qui n'ont pas encore atteint l'âge de raison, d'autres plus élaborés comme *L'Éducation d'une poupée* de Mme de Plagniol⁴ nécessitent un bon niveau d'apprentissage, mais les thèmes évoqués y sont identiques : l'éducation de la poupée, sa toilette, son habillement, ses repas, ou encore ses loisirs et plus particulièrement le bal. Ces épisodes incontournables sont agencés dans des dispositifs narratifs divers qui permettent à la trame de l'histoire d'adopter des contours multiples.

Ainsi, à une narration linéaire classique peuvent se substituer des formes plus originales. Le récit peut adopter un tour rocambolesque, en relatant les tribulations d'une poupée passant de mains en mains⁵, se faire sur le mode des mémoires⁶, une poupée au terme de l'existence témoignant de son expérience, ou encore sous la forme d'une correspondance, deux poupées épistolières échangeant leurs impressions sur la vie qu'on leur fait mener⁷. La poupée profite alors de l'espace d'expression que lui offre le roman pour se laisser aller aux confidences et témoigner des difficultés que comporte une existence qui donne accès à la pensée mais interdit dans un même temps de l'exprimer.

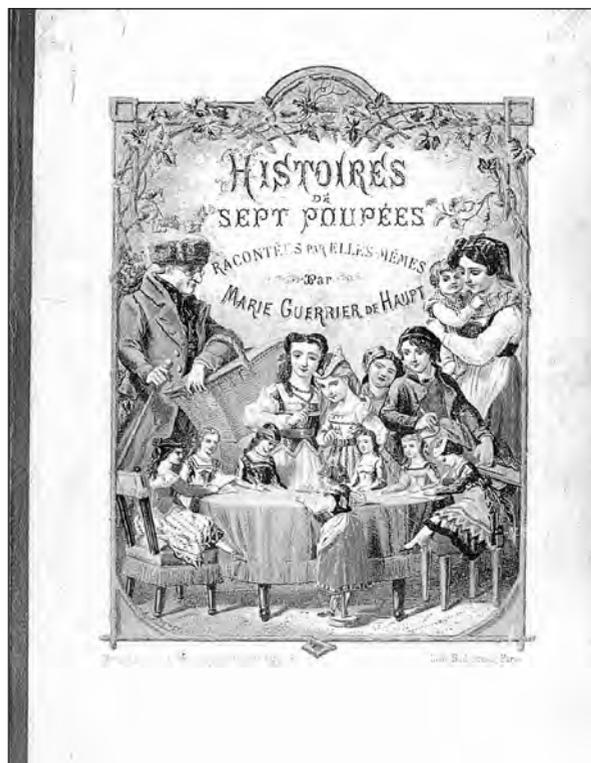
Quelle que soit la forme narrative, le roman de poupée s'inscrit dans un dispositif éducatif destiné à modeler l'esprit de la jeune lectrice conformément aux exigences de l'époque pour faire d'elle une mère de famille aimante et dévouée, capable de contenir sa propre fille dans le

cadre de l'intime, seul lieu envisageable de son épanouissement. Le roman de poupée témoigne de la circularité qui s'établit entre les trois protagonistes de l'histoire – la mère, la fille et la poupée – et permet à chacune de vérifier qu'elle joue bien le rôle qui lui a été attribué et endosse correctement les responsabilités qui lui incombent. La mère éduque sa fille et lui offre une poupée afin de vérifier la qualité de ses enseignements : la relation fille/poupée vaut comme miroir de la relation mère/fille, et renvoie ainsi à la mère sa propre image d'éducatrice. Cette réflexivité permet aux protagonistes de l'histoire de se situer par rapport à ce que le champ social attend d'eux.⁸

Le roman est en outre pour la jeune lectrice le moyen d'une réflexion sur sa propre attitude, il lui apporte la distance nécessaire pour observer les erreurs à ne pas commettre ou les exemples à suivre. De plus, la mère du XIX^e siècle est la première lectrice des lectures destinées à ses enfants, et, de ce fait, participe activement au processus d'identification destiné à structurer idéologiquement les petites filles. Délibérément, le roman de poupée procède par identification, la poupée constituant un objet transitoire aux vertus visionnaires. Elle permet d'anticiper et de visualiser quel genre de femme deviendra la petite fille qui s'en occupe. Une fillette qui s'acquitte de sa tâche avec aisance préfigure une mère digne de sa mission. Le dysfonctionnement survient dès lors que la mère n'est pas en mesure d'assumer son rôle. Ainsi, une fillette isolée par le décès prématuré de sa mère ou mal guidée par une mère trop occupée à des plaisirs ostentatoires, ne parvient pas elle-même à reproduire un modèle conforme à celui que l'on

attend d'elle et adopte une attitude méchante, indifférente par rapport à la poupée qui lui est confiée. Combien de « petites mamans » peu encadrées laissent leurs jouets en piteux état, abandonnés derrière un meuble, et s'en détachent, sitôt passés les premiers émois liés à la nouveauté, en les maltraitant sans scrupule. Que la petite fille profite d'un encadrement de qualité : son comportement avec sa poupée en sera nécessairement le reflet.

Bien souvent la poupée du grand monde n'est pas la mieux lotie : elle porte en elle une souffrance que l'on devine en creux, liée aux mauvais traitements de sa petite mère. Mais elle se doit de mener une lutte continue afin d'être toujours au meilleur niveau, de garder son rang social et elle reste démesurément orgueilleuse comme le serait une femme du monde, incapable de convenir ou même de témoigner des difficultés de son existence. Ainsi Hortense poupée héroïne d'une des *Histoires de sept poupées racontées par elles-mêmes*⁹ se complait trop dans le luxe dont l'entoure la petite Edwige pour admettre la souffrance intérieure qui l'habite. Victime de la mode, elle se plie à des opérations de chirurgie esthétique qu'elle relate avec douleur mais résignation, afin d'avoir, par exemple, les yeux ou une chevelure plus conformes à la tendance du moment. La petite fille du monde éprouve plus de difficultés que la fillette modeste à éduquer sa poupée correctement car, à l'image de la mondaine, son esprit, sans cesse accaparé par des préoccupations artificielles, ne laisse pas place aux sentiments maternels tels que la patience et le dévouement. La poupée de condition modeste connaît généralement un sort plus enviable.



Histoire de sept poupées racontées par elles-mêmes,
B. Béchet, Paris, 1869

Une « circulation » de la poupée, à l'intérieur du roman, permet souvent d'effectuer des comparaisons ; la poupée passe de main en main, tour à tour abandonnée, égarée ou donnée et se voit adoptée par diverses fillettes. Tribulations qui permettent la valorisation d'un milieu social, celui de la bourgeoisie dont le roman de poupées s'affiche ainsi comme outil d'auto-promotion.

De là, il n'y a qu'un pas pour avancer que le roman de poupée constitue un outil éducatif idéal, car très « formatant », des milieux bourgeois de la Troisième République. La petite-bourgeoise s'acquitte de sa tâche avec bon sens et naturel. Ainsi, Céline et Laurette expliquent à leur poupée Lolotte comment s'adresser au personnel de la maison et en particulier au jardinier¹⁰. Cependant, symbole de l'enfance, la poupée est reléguée dès lors que la jeune fille est en âge de se marier et qu'un prétendant est en vue, même si nombre d'entre elles auraient souhaité continuer à les chérir. Mais elles s'en voient empêchées par leurs mères qui leur font comprendre qu'on ne peut à la fois jouer à la poupée et chercher un mari. La poupée se trouve alors écartée et remise dans un placard. Quant au père, il n'intervient que très rarement dans la mise à l'épreuve que constitue l'éducation de la poupée par la fillette. Il se contente le plus souvent de l'offrir sans se mêler directement de la suite des opérations. Les figures masculines sont donc quasi inexistantes dans ce genre d'ouvrages. Qu'il s'agisse du père ou de l'oncle, le rôle des hommes n'est que financier : il se borne à l'achat du jouet, l'aspect éducatif ne les concernant pas. Ce qui laisse supposer que, du point de vue idéologique, le père n'a pas à intervenir dans l'éducation de la fillette.

Une expérience « vécue » ?

Si certains de ces romans ne présentent qu'un charme désuet, d'autres en revanche restent d'une réelle fraîcheur et offrent une lecture savoureuse au lecteur contemporain : tel est le cas de *Souvenirs de Charmante*.

Écrit par madame de Villeblanche qui était directrice du journal *La Poupée modèle*, ce roman peut être considéré comme quasi archétypique. Il convoque tour à tour les topoï propres au « genre », tous axés autour de la notion d'éducation, et se déroule dans un contexte d'errance très prégnant et fort prisé dans la littérature du XIX^e siècle destinée à la jeunesse. La figure centrale de l'enfant orphelin est ici remplacée par la poupée orpheline dont on suit les tribulations dans des milieux sociaux très divers.

Charmante, dont l'auteur tait volontairement l'année de naissance (car les poupées sont coquettes !) raconte son existence pour le moins agitée sur le mode des mémoires. L'avant-propos, adressé tour à tour aux mères et aux jeunes lectrices, place la poupée comme « auxiliaire d'éducation » pour reprendre le terme utilisé par Francis Marcoin¹¹. Lorsque le roman s'ouvre, Charmante attend sa petite maman dans la vitrine d'un magasin cossu d'un grand boulevard parisien. Elle fait partie de ces poupées d'élite qui répondent aux derniers critères techniques tout en étant à la pointe de la mode.

Lorsqu'une comtesse survient accompagnée de Lucile, sa fillette âgée de 7 ou 8 ans, Charmante entrevoit immédiatement la possibilité d'acquérir un statut social conforme à ses ambitions. Aussitôt achetée, elle est parée d'un nombre incalculable de toilettes¹². La comtesse ne peut être qualifiée de

« mauvaise mère », mais elle ne peut tenir parfaitement son rôle : Madame de Villeblanche explique l'éducation trop relâchée que reçoit la jeune Lucile par un veuvage prématuré, qui conduit la jeune comtesse à tenter de compenser l'absence du père auprès de sa fille. Bien que très aimante, elle n'est pas une mère exemplaire, elle gâte sa fille à l'excès et les conséquences sont quasi immédiates : Charmante n'est pas véritablement choyée par cette petite maman qui s'occupe assez peu d'elle et ne prend pas une minute pour l'instruire. Lucile ne se préoccupe que des futilités qui accompagnent la vie des poupées et organise par exemple un grand bal où sont conviées toutes ses amies. Épisode quasi incontournable des ouvrages de poupées, il donne l'occasion à la fillette de se faire valoir grâce à son jouet et de révéler sa véritable nature. On assiste alors au déroulement d'un bal où les jeunes invitées singent littéralement les grandes personnes, adoptant pour certaines des postures ridicules ou tenant des propos convenus. Les fillettes donnent alors « à voir » un monde d'adultes qu'elles ont déjà parfaitement intégré, fait de duplicité et d'hypocrisie.

En outre, malgré son jeune âge, Lucile n'a de cesse de marier sa poupée (en cela réside une ambiguïté qui occupe bon nombre de romans de poupées où il s'agit pour les fillettes de faire l'éducation de poupées qui sont déjà, en réalité, des femmes). La fillette, comme sa poupée, sont fébriles à l'heure des présentations avec un Garde-Française à ressorts qui pourrait convenir. La poupée a même une insomnie tant l'enjeu est d'importance ! Le frère de Lucile, Paul, se prête au jeu et donne vie au jeune

Madame de Villeblanche :
Souvenirs de Charmante,
J. Vermot, Paris, 1865



Allez-vous en, gens de la noce... » (Page 69.)

soldat lors des présentations. Très vite les futurs jeunes époux se plaisent et l'affaire se conclut entre les deux enfants. La poupée pourra recevoir le fameux cachemire dont elle rêvait, signe de la perte de sa virginité... Elle a désormais des préoccupations de jeune épouse et endosse son rôle à la perfection : on voit Charmante se tenir près de la cheminée, son « cher colonel, revêtu d'une robe de chambre à la dernière mode, (...) assis dans un fauteuil (...) tenant un livre qu'il ne lisait pas » alors qu'elle exécute des travaux d'aiguilles. La jeune mariée offre l'illustration d'une vie conjugale épanouie, faites de sorties avec un « ravissant équipage à deux chevaux (...) groom, chasseur, cocher et laquais en grande livrée », de réceptions où elle danse le quadrille avec son mari, ou encore de petites occupations mondaines qui absorbent les femmes de son rang, comme répondre sur des cartes de visite miniatures imprimées à son nom aux multiples invitations qui lui sont envoyées.

Ce bonheur que l'on perçoit artificiel et teinté de bovarysme prendra fin dans une succession de drames, jusqu'au jour où la comtesse, pour punir sa fille, confisque la poupée et la donne à Perrine, une petite fille pauvre.

La vie de Charmante est bouleversée. Répondant désormais au nom de Jacqueline, elle est obligée de s'occuper des vaches avec Perrine, sa nouvelle petite maman, ses mains si douces et si blanches s'abîment de jour en jour et ses souffrances morales s'accompagnent de souffrances physiques. Perrine n'est pas pourtant une mauvaise mère, c'est une bonne petite fille, aimante et dévouée à sa grand-mère malade, mais elle est

pauvre, pas instruite et, surtout, elle n'a pas de mère.

Ni Lucile, ni Perrine n'offrent une image positive à la jeune lectrice de l'histoire de Charmante : l'une est trop gâtée et dans l'incapacité de faire l'éducation d'une poupée, donc d'un futur enfant, l'autre est bonne, mais n'a pas de repères, tant au niveau de l'éducation que de l'instruction. Charmante devra attendre de rencontrer Marie pour connaître le bonheur total. La mère de cette dernière, Madame Hrevet a acheté Charmante-Jacqueline à Perrine lors d'une foire, la petite vachère n'ayant eu d'autre recours pour trouver un peu d'argent afin d'assurer la subsistance de sa grande-mère malade, que de vendre sa poupée. Perrine a le sens du sacrifice : la petite fille pauvre, à défaut d'être soignée, a souvent très bon cœur et si l'éducation ne lui faisait pas défaut, elle serait parfaite. En revanche, Marie est une enfant idéale car elle a une mère exemplaire. Madame Hrevet est veuve elle aussi, mais n'a pas les moyens de se laisser aller aux futilités. C'est une petite-bourgeoise, bien pensante et très comme il faut. Avec Marie, Charmante apprend tout ce qu'il convient de savoir : la lecture, l'écriture, le piano, la broderie, le dessin. Elle redevient une jeune fille à marier, son passé est comme effacé par cette nouvelle vie plus conforme aux attentes de la société bourgeoise dans laquelle elle évolue. Nourrie de son expérience, elle donne aux jeunes lectrices ce conseil précieux et lucide « ... n'oubliez jamais que le bonheur et l'existence des poupées dépendent presque toujours de l'application au travail de leurs petites maîtresses et de leur humeur plus ou moins agréable. Soyez bonnes, obéissantes, studieuses comme

la gentille Marie dont je vous ai conté l'histoire, afin que vos mères soient d'heureuses mères aussi...¹³»

La lecture prend ainsi sa pleine dimension de puissant vecteur pédagogique, à un moment où l'on ne cesse précisément de pointer les dangers qu'elle comporte, et où tous les médecins prônent « une surveillance des lectures domestiques et dénoncent les effets ravageurs du roman sur lequel se concentre le jeu du désir et de l'interdit ». ¹⁴ De ce fait, le roman de poupée, comme de nombreux ouvrages destinés aux filles, s'inscrit comme un outil idéologique destiné à modeler les consciences encore malléables des jeunes lectrices, toutes disposées à intégrer les idéaux que l'on souhaite leur inculquer et dont la lecture constitue la colonne vertébrale.



J'osai enfin lever les yeux... (Page 43.)

Madame de Villeblanche : *Souvenirs de Charmante*, J. Vermot, Paris, 1865

1. Cf. Samy Odin : *Les Poupées – les carnets du chineur*, Édition du Chêne, 2001, pp.50, 54 et 98.

Dès l'Exposition universelle de 1867, la fabrication des poupées occupe le devant de la scène. La maison Jumeau qui deviendra un des plus grands fabricants français y reçoit une médaille d'argent pour ses produits de plus en plus raffinés. Dès 1855, elle utilise les têtes en porcelaine et en biscuit des porcelainiers Blampoix, Barrois et Gaultier assemblées sur des corps en peau de chevreau. Maetzel est le premier à déposer un brevet pour poupée parlante en 1823. Un mécanisme vocal très simple constitué d'un soufflet en cuir ou en papier était actionné par un cordon sortant du tronc de la poupée qui permettait d'émettre des sons qui rappelaient de loin les mots « papa » et « maman ». Ces mécanismes rudimentaires seront au fil du temps remplacés pas des systèmes électroniques sophistiqués.

2. Ces journaux paraissent tous les trois en 1863, période-clé dans l'histoire des journaux destinés aux enfants. Ces publications s'adressaient aux petites

filles des milieux bourgeois, âgées de 6 à 12 ans. Seule *La Poupée modèle* a poursuivi avec succès son chemin jusqu'au début du siècle suivant. Cette parution, fut commanditée par Mme Lavallée-Péronne propriétaire de la célèbre boutique de jouets de luxe « À la poupée de Nuremberg ». Op. cit p.112.

3. Madame Jeanne de Sobol : *Moi et mes poupées*, Bibliothèque enfantine, Paris, 1888.

4. Madame de Plagniol, connue sous le nom de Madame de Sainte Marie : *L'Éducation d'une poupée*, Amédée Bèdelet, Paris, 1857.

5. Madame Louise Hameau : *Les Mémoires d'une poupée*, J. Lefort, Paris, 1895.

6. Julie Gouraud : *Mémoires d'une poupée, contes dédiés aux petites filles*, Ébrard, Paris, 1839 ou encore, Madame Louise Hameau : *Les Mémoires d'une poupée*, J. Lefort, 1895.

7. Julie Gouraud : *Lettres de deux poupées*, Hachette, Bibliothèque rose illustrée, Paris, 1864.

8. Julie Gouraud : *Mémoires d'une poupée*, op.cit, préface. « ... mères (...) veillez sur les rapports de votre petite fille avec sa poupée (...) ce sera pour vous un fidèle miroir de vous-mêmes : on gronde sa poupée comme on est grondée, on lui répète ce qu'on s'entend dire, on lui fait faire ce que l'on voit faire. Examinez donc ce que vous êtes (...) les poupées ont été données aux enfants pour l'éducation des mères de famille ».

9. Marie Guerrier de Haupt : *Histoires de sept poupées racontées par elles-mêmes*, B. Béchét, Paris, 1869.

10. Madame Delafaye-Bréhier : *La Poupée bien élevée*, « Il faut apprendre à parler aux personnes comme il convient à leur âge et à leur rang. Quand je rencontre le jardinier, je ne dis pas : Lubin, j'ai l'honneur de vous saluer ; je lui dis : bonjour Lubin, comme vous travaillez ! Il fait grand chaud, et vous êtes tout en nage, reposez-vous donc un moment. »

11. Francis Marcoin : *La Comtesse de Ségur ou le bonheur immobile*, Artois Presses Université, Collection Études littéraires et linguistiques, 1999, p.204.

12. Madame de Villeblanche : *Souvenirs de Charmante*, J. Vermot, Paris, 1865, p. 9 « ... on étala devant nous tant de merveilleuses choses, que j'en fus éblouie : robes du matin, robes de visites, robes de bal, casaques,

mantelets, paletots, chapeaux, fine lingerie, dentelles (...), bas unis et à jour, jupons garnis, chemises brodés, manches assorties, mouchoirs avec ou sans chiffres (...). Je passe sous silence le manchon, la palatine, les coiffures assorties aux toilettes, les gants, les ombrelles, les cravates, les mille brimborions indispensables à une poupée comme il faut. »

13. Ibid. p. 186.

14. Alain Corbin : « Coulisseries : le secret de l'individu », in *Histoire de la vie privée*, t. IV, « De la Révolution à la Grande Guerre », Paris, Seuil, 1987, p. 494.

Mme Delafaye-Bréhier : *La Poupée bien élevée*

